



Livret de visite

Exposition « Napoléon et l'Europe »

Le pictogramme ci-contre est visible sur les cartels, il signale les œuvres ou objets comprenant une notice dans ce livret de visite. Le numéro devant chaque notice de ce livret vous renvoie également au cartel de l'œuvre.

N°3 Entrée des troupes françaises dans Milan

Le général Bonaparte entre le 15 mai 1796 dans Milan, capitale d'un territoire sous autorité autrichienne depuis 1713. François Roguet (1770-1848), futur général de division, rapporte la scène dans ses mémoires : *Je n'ai jamais vu spectacle plus imposant [...] ; toute la population se porta à notre rencontre. Bonaparte marchait à la tête de la division Masséna. [...] L'enthousiasme et l'admiration des Milanais étaient au comble. [...]* En 1807, A. Appiani illustre la scène parmi 35 frises réalisées pour le palais royal de Milan.

N°5 Le Caire se rend aux républicains en août 1798

Le commentaire sous le titre indique, en allemand et en italien : « Le héros républicain Bonaparte, dont la personne et les entreprises concentrent tous les regards, joue avec l'Alcide [Hercule] et plaisante avec Mars [dieu de la guerre]. Et, pour toutes ses plaisanteries, le Caire se rend à lui. [II] vole [au sultan] Selim [III] la gloire de ses hauts faits et à Cléopâtre, ses atours. [II] laisse l'Égypte prendre part au gouvernement et à [l'Empire ottoman], afin que cet empire soit plutôt en mains républicaines. »

N°6 Massacre en Égypte

Cette caricature, publiée 15 ans après les faits dans une série intitulée *The Life of Napoleon*, reproche à Bonaparte la répression sanglante de l'insurrection du Caire (21 octobre 1798). En 1809, le peintre Girodet en avait donné, pour les Tuileries, une version officielle qui répartissait également entre les deux camps atrocités et héroïsme.

N°7 Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa, 21 ventôse an VII, 11 mars 1799

En mars 1799, la peste frappe les Français dans le désert de Syrie. Soucieux de contrôler le moral des troupes, Bonaparte se rend au chevet des malades, répondant ainsi à la rumeur selon laquelle il aurait fait empoisonner les malades pour ne pas ralentir l'armée...

N°8 Buonaparte massacrant 3 800 hommes à Jaffa

Ce dessin fait référence au massacre, par les Français, des 2 500 soldats de la garnison de Jaffa le 7 mars 1799, pour éliminer la menace qu'ils représentent et terrifier les défenseurs de Saint-Jean-d'Acre. Le lieutenant Doguereau (1774-1826), témoigne dans ses mémoires : *À cinq heures, nous étions dans la ville [...] Il y eut un massacre horrible ; pendant vingt-quatre heures, la ville fut livrée aux horreurs de la guerre [...] les rues étaient encombrées de cadavres.*

N°9 Le Premier consul franchissant le col du Grand-Saint-Bernard

Les obstacles étaient immenses, mais ils cédèrent au zèle et à l'émulation des troupes et surtout à la volonté du grand homme qui les conduisait.

Charles Pierre LUBIN GRIOIS, baron de l'Empire (1772-1839)

Ce célèbre portrait n'est pas exactement, à l'origine, une image officielle : il a été commandé par l'ambassadeur d'Espagne pour le roi Charles IV, allié de la France. Séduit, Bonaparte en commande ensuite quatre autres versions. Celle-ci est la deuxième, réalisée en décembre 1802 pour l'Hôtel des Invalides. L'œuvre évoque le franchissement des Alpes au début de la deuxième campagne d'Italie (1799-1800). Bien qu'il ait franchi le col à dos de mulet, Bonaparte est présenté comme un héros moderne. Les noms gravés dans la pierre font de lui l'égal de deux grandes figures de l'histoire : le chef carthaginois Hannibal qui, traversant les Alpes avec ses éléphants fit trembler la puissance de Rome (218 av. J.C.), et Charlemagne, roi des Francs, qui conquiert le royaume des Lombards en 774 ap. J.C. avant de devenir empereur (800 ap. J.C.).

N°10 Intérieur de la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, le soir du 19 brumaire an VIII et N°11 Le crocodile corse dissolvant le Conseil des grenouilles !!!

Depuis 1797, le régime du Directoire est discrédité par la crise financière et les luttes intestines. Le directeur Sieyès prépare un coup d'État pour réformer la Constitution. Le général Bonaparte est associé au complot. Le 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799), les chambres législatives refusent pourtant de considérer un changement de régime. L'apparition de Bonaparte et de ses soldats devant le Conseil des Cinq-Cents déclenche un tumulte qu'apaise l'intervention du président du Conseil, Lucien Bonaparte. Ce dernier obtient la nomination de 3 consuls : Siéyès, Ducos et son frère, Napoléon Bonaparte. Le tableau de Sablet rend hommage à Lucien, qui désigne du bras les futurs consuls. La caricature britannique montre plutôt la panique des conseillers, représentés en grenouilles sauteuses, car certains se sont enfuis en passant par les fenêtres. Il insiste sur l'emploi de la force par le général, rentré depuis peu d'Égypte et incarné... par un crocodile des bords du Nil.

N°17 Le Vœu universel

Le 3 octobre 1801, la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre fut annoncée, le soir, aux flambeaux, dans toutes les places et carrefours de Paris, par les commissaires de police, escortés de la force armée et précédés de tambours et de trompettes. [...] En Angleterre, la joie tenait du délire, les cloches sonnaient à toutes volées, les maisons s'illuminaient, les malles-poste qui apportaient l'heureuse nouvelle faisaient des entrées triomphales dans les villes.

John CARR, *Les Anglais en France après la paix d'Amiens* (1802).

Cette estampe illustre l'enthousiasme de l'Europe entière au moment de la paix signée à Amiens entre la France et la Grande-Bretagne. Chaque pays y est représenté par un personnage identifiable à sa tenue. De gauche à droite : un Hollandais, pipe au chapeau ; un Anglais debout, agitant un document intitulé *Paix générale* (sic) ; un Suisse ; un Napolitain (?) en bonnet de pêcheur ; un Français, debout de dos ; un Turc à turban ; un Espagnol à fraise ; un Russe en bonnet fourré et deux autres, peut-être autrichien ou suédois.

N°18 Buste de Napoléon Bonaparte

Antonio Canova, le plus illustre sculpteur de son temps, est invité à Paris en 1802 pour réaliser le portrait du Premier consul. En juillet 1803, ce travail lui inspire une statue colossale, *Napoléon en Mars désarmé et pacificateur*. Achievée en 1806, la sculpture n'est cependant pas acceptée par Napoléon qui préférerait se donner l'image d'un législateur. L'infortune de la statue est inversement proportionnelle au succès du buste qui lui est associé, dont les exemplaires sont diffusés dans toute l'Europe. Ironie du sort, la statue fut vendue, après la chute de l'Empereur, au duc de Wellington, dont elle orne toujours la demeure, à Londres.

N°22 Sacre de l'empereur Napoléon I^{er} et couronnement de l'impératrice et N°23 Napoléon se couronnant empereur de France

La légitimité politique de l'Empire est fondée sur l'union des volontés du Sénat et du peuple français. Toutefois, par la cérémonie du 2 décembre 1804, Napoléon I^{er} entend inaugurer de façon spectaculaire le nouveau régime. Cette étude préparatoire a été réalisée par David en vue du grand tableau aujourd'hui conservé au Louvre. Dans la version finale, le peintre a représenté l'empereur, déjà couronné, s'apprêtant à couronner l'impératrice Joséphine. Le dessin, lui, fait état du premier projet, où il s'agissait de représenter l'instant, politiquement plus significatif, mais aussi plus délicat, où l'empereur se couronne lui-même. La caricature de George Cruikshank pour la série *The Life of Napoléon* (1814), lui fait directement écho, tournant en ridicule les fastes du nouvel Empire et ceux qui y prennent part.

N°24 Napoléon inspirant l'Italie et la faisant renaître à de plus grandes destinées

À la demande du ministre de l'Intérieur du royaume d'Italie, Camillo Pacetti exécute en 1807 ce groupe intitulé *Napoléon inspirant l'Italie et la faisant renaître à de plus grandes destinées*. Napoléon pose un papillon sur le front d'une femme incarnant l'Italie. Le sculpteur affirme, par ce symbole, que les actions de Napoléon dans la Péninsule lui rendent sa liberté et son identité. La statue a pris place à la droite du trône dans le salon des grandes audiences du palais royal de Milan pendant le séjour de Napoléon en son royaume d'Italie du 21 novembre au 24 décembre 1807.

N°32 Éventail. Incendie de la flotte anglaise

À la fin de 1797, la France du Directoire, en paix sur le continent, envisage une « descente » dans les îles britanniques. Le général Bonaparte est chargé d'évaluer les chances du projet. La panique gagne la Grande-Bretagne, où se multiplient les images des machines mises au point par les fils de la Révolution. La menace est d'ailleurs presque sérieuse : *Le Moniteur* du 17 février 1798 relate que le citoyen Prinet a soumis au Directoire un projet de forteresse flottante... Diffusés par des images dignes de la science-fiction, ces projets soulèvent l'enthousiasme des Français et accroissent l'inquiétude des Britanniques.

N°33 Conséquences du succès d'une invasion française

Cette estampe appartient à une série décrivant les craintes des Britanniques face à la menace d'une invasion française. Sitôt débarqués, les fils de la Révolution s'y rendent coupables des pires exactions. Ils sont ici occupés à saccager la Chambre des lords, haut lieu de la vie parlementaire anglaise. La guillotine menace les grandes armes du royaume. La devise britannique « Honni soit qui mal y pense » a été remplacée par « Bouleverser tout ordre établi ». Au mur, un écriteau conclut en latin « Ils font un désert et l'appellent paix », citant les mots prêtés par Tacite, au chef calédonien Calgacus avant d'affronter les envahisseurs romains.

N°35 Le roi de Brobdingnag et Gulliver, pl. 2

Cette caricature fait allusion aux *Voyages de Gulliver*, roman satirique écrit par Jonathan Swift en 1721. Bonaparte y est identifié au héros lors de son séjour sur une île peuplée de géants. Le roi George III, assis, observe les efforts de son minuscule adversaire pour traverser la Manche. Le commentateur mêle deux extraits du « Voyage à Brobdingnag » (chapitres 3 et 5) : *C'est là que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi bien que pour celui de la reine et de ses dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse et mon agilité. Quelquefois je haussais ma voile [et je] signalais mon adresse à tribord et à bâbord, selon qu'il me plaisait. [...] Cependant [mes efforts] ne produis[en]t rien qu'un éclat de rire, et tout le respect dû à Sa Majesté de la part de ceux qui l'environnaient ne put les retenir ; ce qui me fit réfléchir sur la sottise d'un homme qui tâche de se faire honneur à lui-même en présence de ceux qui sont hors de tous les degrés d'égalité ou de comparaison avec lui !!!*

N°36 Uniforme porté par lord Nelson à la bataille de Trafalgar

L'amiral Nelson portait cet uniforme lorsqu'il fut mortellement blessé par une balle française lors de la bataille de Trafalgar, 21 octobre 1805. Cet habit présente des caractéristiques uniques : Nelson ayant perdu son bras droit à Santa Cruz de Tenerife, le 22 juillet 1797, la manche du bras droit n'est doublée que jusqu'au coude et se replie sur la poitrine. Sur la manche gauche et les basques, sont visibles des taches de sang, probablement celui de John Scott, secrétaire de Nelson, tué peu avant lui. L'épaulette et l'habit ont été percés par la balle qui causa la mort du vice-amiral, sur le pont du *Victory*.

N°38 Bataille de Trafalgar : début de l'action

Le 21 octobre 1805, les flottes française et espagnole sont anéanties. Sous le commandement du vice-amiral Nelson, la flotte britannique, en infériorité numérique mais mieux commandée et mieux équipée, enfonce en deux points la formation franco-espagnole déployée en ligne. Buttersworth représente ici le premier choc, au cœur de l'action. Sur la droite, partiellement démâté, se trouve le vaisseau-amiral français *Bucentaure*, aux prises avec les navires de *Sa Majesté Neptune* et *Léviathan*. À gauche, le *H.M.S. Victory* du commandant Hardy passe entre l'énorme *Santissima Trinidad* – 136 canons – et le *Redoutable*, qui a ouvert le feu. Au centre, dans le lointain, on devine le second point de contact : la frégate *Euryalus* suit le *Royal Sovereign* du vice-amiral Collingwood alors qu'il passe sous la proue de la *Santa Ana*. Peu après, à 13h15, le vice-amiral Nelson, debout sur le pont du *Victory*, est blessé par une balle tirée depuis la mâture du *Redoutable*.

22 bateaux français et 11 espagnols sont détruits. 4 000 des hommes qui se trouvaient à bord périssent, contre 500 du côté britannique.

N°42 Le bombardement d'Ulm et N°43 La Reddition d'Ulm ou Buonaparte et le général Mack

En août 1805, Napoléon dirige ses troupes des côtes de la Manche vers le Danube où stationne une partie de l'armée autrichienne. En une habile manœuvre, il les prend à revers et enferme dans Ulm les troupes du général Mack. Le 20 octobre, 25 000 soldats et 18 généraux sont faits prisonniers ; 60 canons sont pris.

Peintre de la cour de Munich, W. Kobell exécute pour le maréchal Berthier, major général de la Grande armée de Napoléon, sept tableaux sur les victoires remportées en Bavière et en Autriche en 1805. L'Empereur et son état-major observent ici, à distance, les effets du bombardement d'Ulm. La reddition de la place est un coup dur pour la troisième coalition financée par la Grande-Bretagne.

En une caricature, le Londonien J. Gillray met l'accent sur la couardise et la cupidité de l'Autrichien Mack autant que sur les méthodes sans honneur attribuée à Napoléon. *Je hais la victoire obtenue par effusion de sang !*, proclame ce dernier. Mack répond : *Moi aussi ! Que signifie combattre quand on peut régler cela d'une manière plus sûre !* L'acte de reddition est un acte de vente détaillant les articles à livrer : 1 *feldmarschall*, 8 généraux en chef, 7 lieutenants généraux, 36 000 soldats...

N°45, 50, 52 Uniformes des trois empereurs

Ces trois habits d'uniforme évoquent la confrontation des principales puissances européennes en 1805. La France de Napoléon, vaincue à Trafalgar le 21 octobre 1805 par l'amiral Nelson, renonce à envahir la Grande-Bretagne et affronte les deux grands empires qui dominent l'Europe continentale : l'Autriche et la Russie. Les deux armées se rencontrent à Austerlitz, le 2 décembre 1805. La victoire écrasante de Napoléon conforte la position dominante de la France en Europe occidentale. Un militaire autrichien, témoin de la bataille, a relaté plus tard : *Le combat s'engagea vivement. On voulut regagner le terrain que l'avant-garde avait perdu. Les Russes attaquèrent, tirèrent de trop loin et sans assez d'effet. Les colonnes françaises avancèrent toujours sans répondre à ce feu ; mais à la distance d'environ cent pas, ils commencèrent la fusillade et alors elle devint générale et extrêmement meurtrière. L'ennemi peu à peu développa ses masses, se mit en bataille sur plusieurs lignes, et marcha avec rapidité sur la*

hauteur, appuyant sa gauche à l'église du village et sa droite sur le point le plus élevé des ses hauteurs (plateau de Pratzen)... Ce combat sur les hauteurs de Pratzen dura environ deux heures. De là le sort de la bataille fut décidé.

Quant au général Rapp, qui chargea à Austerlitz à la tête des mameloucks de la Garde impériale, il décrit également la scène : *La charge fut terrible ; l'infanterie n'osait hasarder son feu ; tout était pêle-mêle ; nous combattions corps à corps. Enfin l'intrépidité de nos troupes triomphe de tous les obstacles ; les Russes fuient et se débandent. Alexandre et l'empereur d'Autriche furent témoins de la défaite.*

N°55 Maquette de la colonne de la Grande armée

Après Austerlitz, le projet de colonne nationale, prévu en 1803 pour la place Vendôme, évolue en une colonne honorant les soldats de la Grande armée. Construit de 1806 à 1810 par Gondouin et Lepère, le monument s'inspire de la colonne élevée à Rome par l'empereur Trajan (98-117 ap. JC) pour commémorer ses victoires sur les Daces (région du Danube et des Carpates). Les bas-reliefs conçus par P.N. Bergeret, fondus dans le bronze de canons autrichiens pris en 1805, forment une frise en spirale de 280 mètres retraçant la campagne, du camp de Boulogne à la paix de Presbourg. Le monument est d'abord surmonté d'un Napoléon en empereur romain sculpté par D.-A. Chaudet. Descendue en 1814, l'œuvre disparaît. Elle est remplacée en 1833 par une effigie due à C.-É. Seurre puis, sous Napoléon III, par une reprise de la composition de Chaudet. Transférée aux Invalides, la statue de Seurre y domine encore aujourd'hui la cour d'honneur.

N°56 Les conscrits

Depuis la loi Jourdan-Delbrel adoptée par le Directoire le 5 septembre 1798, le recrutement de l'armée s'effectue sur la base de la conscription. À l'exception des hommes mariés, tous les Français âgés de 20 ans à 25 ans révolus sont inscrits sur les tableaux de recrutement et tirés au sort pour rejoindre l'armée. Chaque année la loi fixe le nombre de conscrits qui doivent être recrutés. En 1807, ils sont 80 000 à rejoindre l'armée. La scène se situe à Paris, ville ménagée par Napoléon, où la ponction reste toujours inférieure à la moyenne nationale.

N°57 Entrée de l'Empereur à Berlin et N° 58 Entrée des Français à Varsovie

Dans ce projet pour le décor du palais du Corps législatif (aujourd'hui Assemblée nationale), P.N. Bergeret glorifie la campagne menée en Prusse et en Pologne en 1806-1807 en représentant l'entrée de l'armée française dans les deux grandes capitales de l'Europe centrale. À la solennité de la scène berlinoise répond l'enthousiasme des habitants de Varsovie.

N°62 Le serment des Saxons après la bataille d'Iéna

Bien que défaits à Iéna avec les Prussiens, les Saxons bénéficient d'un traitement de faveur de la part de Napoléon qui cherche à se réconcilier avec la Saxe. Dès le lendemain de la bataille, l'Empereur des Français libère plus de 6 000 prisonniers. Le 11 décembre 1806, à l'occasion du traité d'alliance de Posen (Poznan), la Saxe entre dans la Confédération du Rhin. L'électeur de Saxe Frédéric-Auguste III est élevé à la dignité de roi. Il demeurera l'un des plus fidèles alliés de Napoléon. Peintre de la cour d'Élisa Bonaparte, P. Benvenuti représente le moment où, après un discours de pardon, Napoléon reçoit des officiers le serment de ne plus prendre les armes contre la France.

N°63 Confédération des États du Rhin le 25 juillet 1806

Au lendemain d'Austerlitz, le Saint Empire romain germanique disparaît. Napoléon organise à son profit une Allemagne qu'il garde morcelée sous le nom de Confédération du Rhin. Alliés de la France, la Bavière, le Wurtemberg, le Bade et Berg s'agrandissent aux dépens de l'Autriche. Ils forment le

noyau des seize états composant la Confédération qui, placée sous la protection de Napoléon, constitue une zone tampon entre l'Empire français et ses rivaux autrichiens et prussiens. Cette composition reflète la nature de la nouvelle entité politique : autour de Napoléon, qui en est le protecteur, le roi de Wurtemberg, le grand-duc de Bade, le grand-duc de Clèves et de Berg (Murat), le grand-duc de Hesse, le roi de Bavière... présentent un écu aux armes de leur État tout en prêtant serment. Au premier plan, de dos, diplomates et ministres sont réunis autour de Talleyrand.

N°64 Napoléon remet la Constitution du duché de Varsovie, le 22 juillet 1807

Dans le palais de Dresde, l'Empereur, assis sur le trône, est entouré des principaux artisans de la création du duché : Talleyrand, derrière le trône, et Hugues Bernard Maret, qui présente le document. Au premier plan, Frédéric-Auguste, récent roi de Saxe sous le nom de Frédéric-Auguste I^{er} et nouveau duc de Varsovie, s'incline pour le recevoir. Sans aller jusqu'à recréer le royaume de Pologne, Napoléon a créé un nouvel État qui permet de contrer l'extension de l'Empire russe à l'ouest et implante, au cœur de l'Europe centrale, une zone d'influence française. Promulguée le 22 juillet 1807, la nouvelle Constitution introduit les principes définis par la Révolution, proclamant l'abolition du servage, l'attribution de droits politiques aux non-nobles, la liberté de culte... L'introduction complémentaire du Code civil permet également le divorce et le mariage civil.

L'Empereur nous avait rendu nos couleurs nationales, notre langue, nos institutions, notre armée.

Anna Potocka (1776-1867), nièce du maréchal de l'Empire Poniatowski

N°65 Entrevue de Napoléon I^{er} et d'Alexandre I^{er} sur le Niémen, 25 juin 1807

À Tilsit, Napoléon I^{er} et l'empereur Alexandre I^{er} de Russie se partagent l'Europe entre leurs deux zones d'influence. Largement diffusée, la scène inaugure une nouvelle conception de la négociation entre chefs d'État, faite de contacts directs et personnels. Ici, l'artiste montre surtout le lieu de la rencontre, un confortable pavillon ancré au milieu du fleuve Niémen.

N°66 Le trône de Naples renversé par l'armée française

Du haut des cieux, le dieu du temps, un sablier dans sa main gauche, déclare : *Elle a cessé de régner*, citant le décret signé par Napoléon à Schönbrunn le 27 décembre 1805 : *La dynastie de Naples a cessé de régner*. Le roi Ferdinand des Deux-Siciles est travesti en femme. Il est tenu en laisse par sa femme, l'énergique reine Marie-Caroline qui, en tant que sœur de la reine Marie-Antoinette, se montre très hostile à la France révolutionnaire, puis impériale. L'aigle qui ramasse la couronne du royaume de Naples est une allusion à Joseph Bonaparte, frère de Napoléon, et nouveau roi de Naples.

N°67 Esquisse pour le décor du palais du Quirinal

Les relations de Napoléon avec le pape Pie VII se tendent à partir de 1806. Pour renforcer le Blocus continental, l'Empereur fait occuper les États du pape, puis Rome, intégrée à l'Empire le 17 mai 1809. Dans ce projet pour le décor du palais du Quirinal, à Rome, F. Agricola représente l'empereur des Français qui tend le Code civil à une femme armée incarnant la ville de Rome, en présence d'un homme représentant le Tibre et de la Louve romaine.

N°68 Esquisse représentant la réunion des souverains

Le 4 décembre 1809, pour célébrer à la fois la victoire sur l'Autriche et le 5^e anniversaire du sacre, la ville de Paris, donne une fête. La plupart des souverains alliés à l'Empire français y sont présents. Les rois de Saxe et de Wurtemberg sont les seuls à ne pas appartenir à la famille Bonaparte.

N°69 Tiddy-Doll, grand faiseur de pain d'épices français...

Cette caricature met l'accent sur les bouleversements politiques en Europe après Austerlitz (1805). Assimilé à un célèbre crieur de pain d'épices londonien, Napoléon fait les rois à sa guise. Il sort

« nouveau four français pour pain d'épice impérial » une fraîche fournée de personnages couronnés, qui représentent ses alliés allemands récemment devenus rois. Pendant ce temps, le ministre des Relations extérieures, Talleyrand – ici surnommé « Hopping-Talley » (Talley-Clochepied), en raison de son boitement, pétrit la pâte, préparant des royaumes possibles : Turquie, Pologne, Hongrie, Hanovre... Au sol, un « balai de destruction », a relégué les débris du monde ancien : la République de Venise qui a disparu ; la Suisse devenue Confédération helvétique ; la République cisalpine devenue royaume d'Italie ; la République batave sur le point de disparaître. Des États millénaires sont bouleversés : l'aigle bicéphale du Saint Empire romain germanique, mise à mort, côtoie la tiare du pape, dont les États sont déjà partiellement occupés.

N°70 La dynastie nouvelle ou Le petit jardinier corse plantant un pommier

Le sujet de cette estampe est la crainte qu'inspirent aux Britanniques les bouleversements nés des victoires de Napoléon. « Little Boney » – surnom qui évoque sa petite taille et sa minceur – plante un nouvel arbre (généalogique) en Grande-Bretagne. Les racines en sont entourées d'un sac marqué au nom de Guillaume le Conquérant et les branches portent des pommes faisant référence à des épisodes sombres de l'histoire de l'Angleterre. Le ministre français des Relations extérieures, Talleyrand creuse le trou. Les ministres britanniques du cabinet de coalition dit « Tous-les-Talents », abattent eux-même le vieil arbre de leur dynastie royale. À l'arrière-plan poussent de jeunes pommiers, allusion à des royaumes nouvellement créés : Étrurie, Wurtemberg, Saxe, Hollande...

N°72 Médaille frappée en l'honneur du mariage de Napoléon I^{er} et Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine

Cette médaille célèbre, au revers *la fureur de Mars* [dieu de la guerre] *reléguée au loin par* [l']*heureux flambeau* [du mariage]. Au droit, l'Empereur porte la couronne de fer des rois lombards. Évoquant l'héritage de Charlemagne, disputé entre Napoléon et l'empereur Habsbourg, père de Marie-Louise, le symbole devient ici signe de réconciliation : l'enfant né de cette union pourra légitimement la revendiquer à son tour.

N°74 Le roi de Rome après sa naissance et N°75 Serment d'allégeance à l'enfant roi de Rome

La naissance de Napoléon François Joseph Charles, fils de Napoléon et de Marie-Louise, garantit la stabilité et la légitimité du régime et doit inaugurer une ère de paix en Europe. Le portrait d'Isabey entoure le petit prince des attributs de la guerre et de la gloire évoquant l'Autriche et la France. Il serre notamment dans son poing la couronne de fer des rois lombards.

Quant à l'estampe britannique, elle témoigne de la crainte qu'inspire l'apparition d'un héritier présenté comme capricieux, gâté et tout puissant. Brandissant un sabre et une crécelle, il humilie un pape servile, dépossédé de ses États réunis et envoyé en exil. Son père, assis avec nonchalance, tient un « serment d'allégeance » exigeant du pape la reconnaissance du titre de roi de Rome, qu'il a donné à son fils.

N°76 Copie d'une lettre de Joseph Fouché, ministre de la Police

Ministre de la Police générale de l'Empire, Joseph Fouché informe le major de la Grande armée et Grand Veneur de l'Empire, Louis-Alexandre Berthier, de l'arrestation d'un certain Berthoid suspecté d'avoir préparé un attentat contre Napoléon Bonaparte avec la complicité d'un conscrit. Ce document illustre la fin d'une série de complots ourdis sous le Consulat contre Bonaparte par les royalistes, les néo-jacobins et certains officiers.

N°77 Lettre du général de division de Bongars, inspecteur général de la gendarmerie

Le général de Bongars, chargé de la haute police (sécurité intérieure) du royaume de Westphalie, informe le maréchal de l'Empire Augereau, commandant le 11^e corps d'armée, de la présence du comte de Chazal, susceptible de fomenter des troubles en Allemagne contre les intérêts de la France. Cette lettre témoigne de l'exportation des modèles d'administration et de législation français en Europe.

N° 79 à 82 Réformer les monnaies

Dès le Consulat, Napoléon Bonaparte poursuit les efforts entamés sous le Directoire pour assainir la situation financière de la France, afin de regagner la confiance des populations et relancer l'économie. L'unité monétaire « franc », créée en 1795, est conservée par la réforme mise en place avec la loi du 7 germinal an XI (28 mars 1803). Le franc se base sur un système décimal. Depuis 1793, la valeur faciale est portée sur les pièces. On frappe des pièces d'or (40 et 20 francs), des pièces d'argent (5, 2, 1, 3/4 et 1/2 francs) et des pièces de cuivre (5, 3 et 2 centimes). Cependant, un seul métal fait référence : l'argent.

Le contrôle de la monnaie permet aussi de diffuser l'image du régime. Dès l'an XI, le profil de Bonaparte apparaît sur les pièces. Peu à peu le Premier consul se transforme en empereur. Au droit, le titre de « Premier consul » est remplacé par « Napoléon empereur » dès 1804. En 1806, le calendrier révolutionnaire est abandonné. En 1807, la tête de l'Empereur porte les lauriers de la victoire... Au revers, « République française » laisse place, en 1809, à « Empire français ».

79. Pièce de 5 francs « Napoléon empereur, tête nue, calendrier grégorien »

Pierre Joseph TIOLIER (1763-1819), Nicolas Guy Antoine BRENET (1770-1846), graveurs. Paris, 1806. Argent. Paris, Fondation Napoléon, inv. 943

80. Pièce de 5 francs « Napoléon empereur, tête aurée, Empire français »

Pierre Joseph TIOLIER (1763-1819), Nicolas Guy Antoine BRENET (1770-1846), graveurs. Atelier monétaire de Limoges, 1812. Argent. Paris, Fondation Napoléon, inv. 942

81. Pièce de 5 francs « Napoléon empereur, tête aurée, Empire français »

Pierre Joseph TIOLIER (1763-1819), Nicolas Guy Antoine BRENET (1770-1846), graveurs. Toulouse, 1812. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 124

82. Pièce de 5 francs « Napoléon empereur, tête aurée, Empire français »

Pierre Joseph TIOLIER (1763- 1819), Nicolas Guy Antoine BRENET (1770-1846), graveurs. Rouen, 1815. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 125.5

N°83 à 100 Les réformes monétaires dans l'Europe de Napoléon

En 1795, au moment de l'adoption du franc, E. Crétet, futur ministre de l'Intérieur (1807-1809), déclare : *Je puis vous le prédire : l'Europe sera forcée d'adopter ce système sublime puisé dans la nature*. Les victoires de Napoléon renflouent les caisses françaises, favorisant le redressement monétaire. Les nouvelles monnaies se diffusent en Europe dans le sillage des armées et accompagnent l'expansion de l'influence française sur les plans économique (le Blocus) et politique.

Pour répondre à des besoins locaux, on crée des ateliers monétaires de type français à Gênes (1798), Genève et Turin (1803), Utrecht (1806) et Rome (1809). Ces ateliers disparaissent une fois le territoire intégré à l'Empire. Dans les nouveaux départements, le franc est introduit, non sans mal. Les souverains napoléonides doivent harmoniser sur le franc la monnaie de leur État. En général, ils frappent de nouvelles pièces dont la conception rappelle les monnaies françaises (royaumes d'Italie, de Naples, d'Espagne, de Hollande, duché de Parme), mais qui conservent l'unité ancienne. Certains tentent cependant d'introduire le « franc » dans leur État (Neuchâtel, Lucques, royaumes de Westphalie et de Naples). Cette réforme, même mal acceptée immédiatement, exerce une influence considérable sur le développement ultérieur des monnaies dans divers pays d'Europe, notamment en Suisse.

83. Royaume de Westphalie : 20 Francken

Cassel, 1811. Or. Paris, Fondation Napoléon, inv. 924

85. Royaume de Hollande : Ducat

Utrecht, 1810. Or. Paris, Fondation Napoléon, inv. 940

87. Royaume de Hollande : 50 Stuivers

Argent. Utrecht, 1808. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 172

89. Duché de Berg et Clèves : Taler

Düsseldorf, 1806. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 178

84 Royaume de Westphalie : 5 Francken

Cassel (?), 1809. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 150

86. Royaume de Hollande : 50 Stuivers

Utrecht, 1807. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 170

88. Principauté de Neufchâtel : 5 Francs (essai)

Paris, v. 1810-13. Cuivre argenté. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 202

90. Principauté de Lucques : 5 Franchi

Florence, 1806. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 192

91. Principauté de Lucques : 5 Franchi

Florence, 1807. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 193

93. Royaume d'Espagne : 20 Reales

Madrid, 1812. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 163

95. Royaume d'Italie : 5 Lire

Milan, 1811. Argent. Paris, Fondation Napoléon, inv. 944

97. Royaume de Naples et des Deux-Siciles : 120 Grana

Naples, 1808. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 154

99. Royaume de Naples et des Deux-Siciles : Piastre de 12 Carlini

Naples, 1810. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 187

92. Royaume d'Espagne : 80 Reales

Madrid, 1811. Or. Paris, Fondation Napoléon, inv. 927

94. Royaume d'Italie : 40 Lire

Milan, 1813. Or. Paris, Fondation Napoléon, inv. 932

96. Royaume d'Italie : 5 Lire

Milan, 1811. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 128

98. Royaume de Naples et des Deux-Siciles : 12 Carlini

Naples, 1810. Argent. Paris, musée de l'Armée, inv. KC 184

100. Royaume de Naples et des Deux-Siciles : 40 Lire

Naples, 1813. Or. Paris, Fondation Napoléon, inv. 934

N°103 Lettre de Goethe à Bernard Germain de Lacépède

En attribuant la Légion d'honneur aux élites des pays conquis, Napoléon I^{er} entend en faire des relais de son influence et de celle de la culture française. Si les membres étrangers ne sont pas soumis aux mêmes droits et devoirs que les membres de nationalité française, par naissance ou par rattachement, l'honneur reste le même. Récemment fait chevalier, l'écrivain Goethe exprime, dans cette lettre, *la vénération profonde que [les] grandes qualités [de l'Empereur lui] inspirent.*

N°124 Étude pour La ratification du Concordat de 1801

Ce dessin, destiné à être gravé, a été commandé par François Cacault, représentant du Consulat à Rome, pour célébrer la signature du Concordat. Il représente le pape Pie VII remettant au cardinal Consalvi le texte qu'il vient de ratifier. En janvier 1803, l'œuvre est exposée à Rome à côté de l'un des bustes du Premier consul par Canova. Le succès de la gravure précède la réalisation d'un grand tableau sur le même sujet (château de Castelgandolfo).

N°126 Gesetzbuch für Geistliche oder vollständige Sammlung der Verfügungen

Ce Code ecclésiastique, ou recueil complet des dispositions des Codes Napoléon et pénal est une compilation de textes juridiques. Destinée aux ministres des cultes chrétiens, elle est adaptée aux germanophones d'Alsace et leur fournit des points de repère quant aux lois régissant la famille, ainsi que la place des religieux dans l'ordre social et politique.

N°129 Le Moniteur universel

Ces *Moniteurs*, disait Napoléon, *si terribles, si à charge à tant de réputation, ne sont constamment utiles et favorables qu'à moi seul. C'est avec les pièces officielles que les gens sages, les vrais talents, écriront l'histoire ; or ces pièces sont pleines de moi, et ce sont elles que je sollicite et que j'invoque.* Il ajoutait qu'il avait fait du *Moniteur l'âme et la force de son gouvernement ; son intermédiaire et ses communications avec l'opinion publique du dedans et du dehors.*

Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*

N°132 et 133 L'image magique

Pour contourner la censure, ces estampes fonctionnent sur un principe ludique qui maquille leur propos. L'image imprimée présente un diable doté d'une arme qui tient du fouet et de la massue. Si l'on retourne le feuillet pour l'observer à contre-jour, c'est une autre image qui transparait. Au dos de l'un des exemplaires, une main postérieure a tracé la silhouette qui se révèle ainsi par transparence, reconnaissable entre toutes à son chapeau bicorne, sa redingote, ses bottes et son épée.

N°135 et 136 Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau, 9 février 1807

À Eylau, le 8 février 1807, a lieu une bataille indécise où les deux camps, russe et français, subissent d'énormes pertes : sur les 60 000 hommes engagés, près de 25 000 ont été tués ou blessés. Maître du champ de bataille, Napoléon y reste huit jours pour organiser l'évacuation des blessés.

Il ne ménage pas les moyens pour faire d'Eylau une éclatante victoire. Outre les *Bulletins*, il diffuse une *Relation de la bataille d'Eylau* par un témoin oculaire, montée de toutes pièces. Il organise un concours de peinture suivant un programme précis. Le carnage est évident mais les morts sont russes. Magnanime et compatissant, Napoléon arpente le champ de bataille en commandant de soigner indifféremment amis et ennemis. L'esquisse d'A.J. Gros, aujourd'hui au musée du Louvre, remporte le prix. Celle de C. Meynier se classe deuxième.

L'ennemi a laissé sur le champ de bataille 7 000 morts, plusieurs milliers de blessés et avoue lui-même en avoir plus de 16 000 à Königsberg. C'est exagérer notre perte que de la porter à 16 ou 18 mille hommes. [...] Il y en a moins de cinq mille.

Relation de la bataille d'Eylau, par un témoin oculaire (traduite de l'allemand)

C'était le 8 février 1807 et la bataille de Preussich-Eylau fut l'une des plus sanglantes batailles de notre temps.

Alexei Petrovitch Ermolov, colonel dans l'artillerie russe au moment de la bataille

N°137 Portrait allégorique de Vivant Denon

Graveur, collectionneur, écrivain, diplomate, Dominique Vivant Denon est nommé directeur général des musées en 1802 et réforme le Museum central des arts qui devient musée Napoléon. Chargé de la commande publique, des palais du gouvernement, des médailles, des acquisitions d'œuvres à l'étranger, il dirige de fait l'ensemble du monde artistique. B. Zix le représente travaillant au cœur du Louvre, au milieu des trésors de l'Antiquité et des œuvres réalisations qu'il a commanditées.

N°139 Vue de la salle de la Victoire lors de l'exposition des objets d'art

En octobre 1807, un an après la bataille d'Iéna, une exposition rassemblant quelque 300 pièces sur les mille objets pris pendant la campagne d'Allemagne de 1806, est présentée au musée Napoléon. Dans la rotonde d'Apollon, renommée « salle de la Victoire », des dizaines d'œuvres d'art mettent en évidence l'ampleur sans précédent de la confiscation opérée en Allemagne. On remarque, autour de la célèbre Joueuse d'osselets prise à Potsdam, les armures équestres du roi de France François I^{er} et de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, provenant respectivement du château d'Ambras et de l'armurerie de Vienne, toutes deux conservées au musée de l'Armée.

N°140 Napoléon vend aux enchères les antiquités qu'il a volées

La scène a lieu dans un musée Napoléon transformé en salle des ventes, au milieu d'objets emblématiques des saisies opérées par la Révolution française : le groupe antique de *Laocoon et ses fils*, transféré de Rome à Paris en 1798, ainsi qu'une momie et un crocodile qualifiés de « trophées de la campagne d'Égypte ». Marteau levé, l'Empereur devenu commissaire-priseur s'étonne que personne ne souhaite surenchérir. Soudain, un cosaque abat sa cravache sur la table, déclarant : « Le lot est pour moi ! Personne ne me passera devant. ». Le caricaturiste indique ainsi que les Russes sont prêts à mourir pour le peu qu'ils possèdent. Car ces « trophées de la campagne de Russie » sont bien piêtres : un moule à pain d'épices, spécialité de Viazma, et de trois kalatchi, pains moscovites qui constituent le repas des travailleurs.

N°141 Napoléon s'emparant des reliques de l'Italie

Le pape Pie VII assiste impuissant au pillage des œuvres d'art romaines. Au centre, Bonaparte dirige les opérations – ce qu'il n'a jamais fait en personne. À gauche, un jacobin en haillons fait écho à sa proclamation, qui motive ses troupes par une invite au pillage : *Je vais vous conduire dans les plaines les plus fertiles du monde*. Ce jacobin hirsute s'empare de la statue de Vénus pudique, descellée de son socle. Derrière lui, on charge un chariot bâché. Diverses pièces d'orfèvrerie sont mises en caisse, à côté d'un tableau et d'un buste de marbre.

N°142 Vue du Palais des Archives de l'Empire

En ce temps-là, un de ses projets favoris était celui de réunir toutes les archives de l'Europe à Paris [...] On n'aura que deux pas à faire, un corridor à traverser pour puiser dans les trésors historiques de la France, de l'Autriche, de Rome, etc.

Clemens de Metternich (1773-1859), chancelier autrichien

N°145 et 146 Médaille. Rome – Paris

En 1809, Napoléon intègre à son empire Rome et les États pontificaux. Il recueille ainsi l'héritage de l'antique Empire romain comme Charlemagne l'avait fait en son temps. Le revers de la médaille frappée pour célébrer l'annexion, présente les profils de deux femmes casquées : Paris, au casque orné du bateau qui l'identifie et Rome, au casque surmonté de la louve romaine.

Deuxième salle de l'exposition

N°150 La Milice tyrolienne, anno 1809

Ce tableau a été commandé par un politicien prussien hostile à Napoléon pour célébrer les luttes nationales contre l'empereur des Français. Une population en liesse, aux vêtements évoquant diverses régions du Tyrol, acclame ses héros : à la tête de la milice, le chef Andreas Hofer désigne de la main le drapeau tyrolien. Auprès de lui chevauchent deux autres figures du mouvement, Joseph Speckbacher, sur un cheval bai, et le capucin Haspinger, qui brandit une croix dans une main et un sabre dans l'autre. Un milicien brise sur son genou la hampe d'une aigle régimentaire, tandis qu'au sol gît le cadavre d'un grenadier français pilleur d'églises.

N°153 Lucifer inspirant Joseph-les-Bouteilles qui prêche à Logroño

Entre le 28 août et le 1^{er} septembre 1808, Joseph Bonaparte prononce un discours en l'église de Logroño, pour légitimer son droit à la couronne. Cette caricature espagnole le représente parlant sous l'influence du diable et cachant un couteau dans son dos. Un soldat français fait les poches à l'auditoire peu attentif.

N°155 Esquisse. Le 2 mai 1808 à Madrid

À Madrid, la présence des troupes du maréchal Murat crée l'inquiétude. Le 2 mai 1808, la population, attachée aux Bourbons, se soulève pour empêcher le départ de la famille royale sous escorte française. Les combats font rage dans les rues. Murat contient, avec 30 000 hommes, quelque 20 000 insurgés. On dénombre près de 200 morts côté français pour 600 insurgés tués au combat et près de 400 prisonniers exécutés dès le lendemain. Au début de 1814, F. de Goya exécute pour le gouvernement deux tableaux évoquant le soulèvement du 2 mai et la répression du 3 mai. Le premier tableau décrit l'affrontement entre la population madrilène et les mamelouks de la Garde impériale, avant-garde des cavaliers au cœur des combats. N'ayant pas assisté aux événements, le peintre travaille d'après des récits. L'esquisse fixe une composition dense, qui ne s'arrête sur aucune figure en particulier, soulignant la volonté et l'audace des insurgés.

N°156 Soulèvement simultané des provinces d'Espagne contre Napoléon en 1808

Toutes les provinces d'Espagne, incarnées par des figures portant le costume local, s'unissent pour soutenir le buste du roi Ferdinand VII, que Napoléon tente de jeter à bas. Au premier plan, le Catalan incarne la résistance opiniâtre de la province, divisée en quatre départements en 1810. Sur le piédestal est transcrit le texte d'une lettre au roi Joseph, où Napoléon indique que la Catalogne devra être mise à feu à sang pour être soumise.

N°157 Sabre ayant appartenu à El-Empecinado

L'Empecinado joignit, à beaucoup de valeur et d'activité, le véritable génie de la petite guerre [guérilla]... Il fallait donc prendre activement l'offensive, non sur un ennemi campé, et manœuvrant d'après des principes connus, mais contre des hommes dont la tactique consistait lors d'un combat désavantageux, à fuir ou plutôt, à se disperser à propos. [...] Or, cette tactique était d'autant plus convenable à ce partisan célèbre, qu'il combattait parmi les siens, parmi des montagnards qui, presque tous, et sans nuances, étaient d'une même opinion ; dans un pays qu'il connaissait parfaitement, et dont toutes les ressources lui étaient prodiguées.

Le général Hugo (1773-1823), père du célèbre poète dans ses *Mémoires*

N°158 Couteau

Le titre de Français devint alors un crime aux yeux des gens du pays ; tout Français qui avait le malheur de sortir de sa retraite tombait sous le fer des assassins. Si quelque Espagnol, moins inhumain, avait tenté de le sauver ou de le protéger, il était mis à mort lui-même. Chacun aspirait à la gloire d'avoir tué un Français peu lui importait de l'avoir frappé sur le champ de bataille, dans les rues, ou sur le lit de l'hôpital. Il est Français, je l'ai tué, cela suffit pour contenter la rage du meurtrier ; ses camarades le portent en triomphe, il se présente ensuite à son confesseur, tenant encore son couteau ensanglanté.

Sébastien Blaze (1785- ?), pharmacien aide-major dans l'armée française

N°159 Le général Wincenty Krasiński au col de Somosierra

Le 30 novembre 1808, l'armée de Napoléon forte de 40 000 hommes affronte 12 000 Espagnols retranchés au col de Somosierra. Tandis que l'infanterie française progresse à flanc de montagne, Napoléon lance contre la première batterie, le 3^e escadron des chevaux-légers lanciers polonais de la Garde impériale – soit 125 hommes. Cette charge audacieuse, combinée à l'action de l'infanterie, met en déroute les Espagnols. Quelques jours plus tard, Napoléon entre à Madrid.

N°160 Siège de Saragosse

Alors que l'intervention directe de Napoléon en Espagne renverse le sort de la campagne en faveur des Français, la ville de Saragosse accueille les restes d'armées en déroute. Défendue par le général Palafox, elle soutient entre décembre 1808 et le 20 février 1809 l'un des plus longs et plus durs sièges de la campagne d'Espagne.

Des maisons criblées par les boulets, écrasées par les bombes, d'autres encore fumantes, quelques-unes, ça et là, échappées à la destruction ; des cadavres infects dans toutes les rues, encombrant les caves, les escaliers, ou cachés sous les ruines ; les rues barrées par des décombres ou par des fossés ; voilà l'image de Saragosse.

Raymond Aymeric Philippe Joseph de Montesquiou-Fézensac, aide de camp du maréchal Ney en Espagne

N°164 Augustina Aragón

Agustina Aragón est une figure emblématique de la résistance du peuple espagnol. Elle portait de la nourriture à son mari, artilleur posté à la *Puerta del Portillo* lors de l'assaut mené par les Français sur Saragosse, le 2 juillet 1808. Avisant un canonier blessé, elle lui prit la mèche pour faire tirer le canon. Nommée « artilleur » par le général Palafox, Agustina prit part à d'autres épisodes du siège ; prisonnière à la chute de la ville, elle fut relâchée à la suite d'un échange.

N°167 La bataille de Vitoria

Après leur défaite complète à Vitoria, il ne restait plus guère aux Français qu'à traverser les Pyrénées et à se retirer de l'autre côté sur leur propre territoire. Une quantité innombrable d'instruments de guerre fut prise, tels que canons, mousquets, cartouches, et toute espèce de munitions ; en outre, des provisions

pour l'armée en vivres, vêtements et le reste, ce qui, vu la nécessité où elle [l'armée française] se trouvait alors, était regardé comme un grand avantage.

William Lawrence (1791-1867), grenadier anglais.

N°169 Convoi de prisonniers espagnols et anglais

Je vis passer de nombreux transports de prisonniers espagnols. Ils étaient dans une situation déplorable, et leur escorte les traitait avec la plus grande brutalité. Leurs souliers, qui au fond, n'étaient que des sandales attachées par des lanières de cuir, étaient entièrement usés, et leurs pieds horriblement déchirés. Dans cet état, à demi-morts de faim et de fatigue, les gendarmes les faisaient avancer à coups de bâton, et avaient ordre de fusiller ceux qui restaient en arrière : un grand nombre d'entre eux périrent de cette manière

Andrew Blayney (1770-1834), lieutenant général dans l'armée britannique, prisonnier en France de 1810 à 1814

N°170 Les nouveaux martyrs ou les prisonniers de guerre français

Dans cet ouvrage, un captif français décrit les conditions inhumaines de son incarcération sur un ponton britannique en Angleterre, résumées par ses mots : *la méchanceté humaine ne s'est jamais montrée plus ingénieuse que dans l'établissement de ces prisons flottantes*. Les « raffalés » sont des prisonniers qui, ayant troqué toutes leurs possessions pour de la nourriture, se trouvent complètement nus.

Tandis que les marins se dévoraient entre eux au ponton le Horca, les prisonniers du Terrible, de l'Argonaute et du Vainqueur, mouraient de faim, les bourgeois de la Ruffina manquaient de tout, et les officiers de la Vieille-Castille n'étaient pas mieux approvisionnés. La disette et la misère portaient leurs ravages dans toute la rade.

Sébastien Blaze (1785- ?), pharmacien aide-major dans l'armée française

N°171 Souvenirs militaires et historiques sur la guerre d'Espagne

Vélite dans la Garde impériale en 1804, Jean Rychmann s'illustre à Austerlitz, puis entre dans Madrid le 23 mars 1808. Fait prisonnier à Baylén le 22 juillet 1808, il passe six ans en captivité, incarcéré sur les pontons de Cadix (1808-1809), puis sur l'île de Cabrera dans les Baléares (1809-1810), avant de gagner l'Angleterre (1810-1814). L'illustration montre les abris de fortune construits à Cabrera par les prisonniers.

Figurez-vous un rocher totalement nu, pas un arbre, pas une case, un climat brûlant pendant l'été ; l'hiver, assez souvent, un vent de nord piquant. Ajoutons à tout cela l'isolement absolu de tout mortel [...] : voilà le lieu choisi par les féroces Espagnols pour détenir neuf mille prisonniers français. Aujourd'hui, trois mille seulement subsistent, les autres ont succombé à la faim, la soif (il n'y a qu'une seule source qui coule goutte à goutte dans cette île), l'ardeur du soleil et le froid.

Louis Pujol (1790-1855), enseigne de vaisseau dans la marine française, 1814

N°177 Bataille de la Moskowa

Nos troupes redoublaient d'efforts, sans gagner du terrain. Le feu était encore plus vif ; on était aux prises sur tous les points. C'est dans ce moment que mon frère, ayant mis en mouvement deux de ses divisions appuyées de deux bataillons d'infanterie, se mit à la tête du 5^e de cuirassiers pour enlever les troupes qu'il dirigeait sur la grande redoute et décider le succès de cette attaque, déjà tentée vainement plusieurs fois. Il en chassa l'ennemi, et, dès ce moment, la bataille fut gagnée car l'ennemi se mit dès lors partout en retraite.

Armand de Caulaincourt (1773-1827), Grand écuyer de Napoléon

Cette montagne ardente, assaillie de toutes parts, tonne, éclate, lance des torrents de feu : puis soudain à tout ce fracas succède un lugubre silence : le cavalier qui sabre, le fantassin qui frappe et se défend à coups de crosse ou de baïonnette, le cliquetis des armes, le soleil se reflétant sur l'acier, les casques, les cuirasses, les cris poussés dans cette horrible mêlée, tout cela réuni faisait de cette affreuse scène un

tableau digne d'exercer le pinceau du plus habile peintre. C'était sans contredit une des plus magnifiques horreurs qu'on ait jamais rencontrées à la guerre.

Anonyme, Souvenirs et impressions d'un officier russe pendant les campagnes de 1812, 1813, 1814

N°178 Incendie de Moscou

Un vent furieux s'éleva, et en moins de dix minutes, nous fûmes bloqués par un incendie général, sans pouvoir ni reculer, ni avancer. Plusieurs hommes furent blessés par des pièces de bois enflammées, que la force du vent chassait avec un bruit épouvantable. Nous ne pûmes sortir de cet enfer qu'à deux heures du matin, et, alors, plus d'une demi-lieue de terrain avait été la proie des flammes, car tout ce quartier était bâti en bois, et avec la plus grande élégance.

Adrien Bourgogne, sergent dans la Garde impériale

N°180 Dans la cuisine de l'appartement principal...

Cette caricature russe met en scène la cuisine de l'état-major, qui doit se contenter de chats, de serpents et de rats, faute de vivres. Lors de son séjour à Moscou, l'armée de Napoléon est en proie à de grandes difficultés par suite de la destruction de la ville et des récoltes de la campagne avoisinante.

N°181 Ruines de Moscou, Explosion du Kremlin, 26 octobre

Le 20 octobre 1812, alors que l'armée française a quitté Moscou, le général Mortier et la Jeune garde restent en arrière pour fixer l'attention de l'ennemi et s'assurer de la destruction des arsenaux du Kremlin.

À trois lieues de Moscou, une détonation se fit entendre ; la secousse fut si terrible que la terre fit un mouvement sous nos pieds. On dit qu'il y avait 60 tonneaux de poudre sous le Kremlin, avec sept traînées de poudre et des artifices plantés sur les tonneaux.

Jean-Roch Coignet (1776-1865), officier dans la Garde impériale

N°182 Souvenirs du lieutenant Chevalier

Cette poursuite se changea en une scène de désolation continue, faite pour déchirer le cœur. On ne voyait plus que des malheureux, saisis par la violence du froid, qui, d'abord chancelants [...] finissaient par tomber morts ; d'autres accroupis autour d'un feu, frappés d'une stupeur effrayante, s'apercevaient à peine que leurs pieds qu'ils avaient voulu réchauffer, s'étaient transformés en charbon ; d'autres dévoraient un morceau de charogne crue avec avidité : depuis longtemps les chevaux étaient devenus l'unique nourriture de cette armée. J'en ai vu se traîner jusqu'au corps d'un camarade mort, et y enfoncer leurs dents pour en extraire une nourriture repoussante.

Anonyme, Souvenirs et impressions d'un officier russe pendant les campagnes de 1812, 1813, 1814

N°186 Cahier de reconnaissance

Capitaine ingénieur géographe, Jean Eymard participe à la campagne de Russie avec le 4^e corps de réserve de cavalerie de la Grande armée. Acteurs décisifs des campagnes, les ingénieurs géographes effectuent la levée des cartes, des marches, des mouvements, des cantonnements des pays traversés par l'armée et dressent les plans des places de guerre, forts et camps, dans les moindres détails. Ce *Cahier de reconnaissance* est un document de travail exceptionnel. L'auteur y note ses itinéraires précis et nombre de détails utiles (état des voies, ponts, aspect des villes...). Lors du franchissement de la Bérézina, le carnet, oublié dans une poche, échappe au désastre avec son propriétaire.

N°187 Passage de la Bérézina par l'armée française, le 28 novembre 1812

Le 25 novembre 1812, la Grande armée atteint la rivière Bérézina qui lui barre la route de l'ouest. Prise en étau par les Russes, elle échappe à la destruction grâce au sacrifice des pontonniers du général Eblé qui construisent deux ponts permettant à la majeure partie de l'armée de franchir la rivière les 27 et 28 novembre.

Officier dans le corps du maréchal Ney en Russie, Raymond de Montesquiou-Fézensac, raconte : *L'artillerie russe fit feu sur cette masse confuse qui couvrait la plaine. Le désordre fut alors à son comble ; les chevaux et les voitures passaient sur le corps des hommes qu'ils renversaient. Chacun, ne pensant qu'à son propre salut, cherchait, pour se frayer un passage, à abattre son voisin à ses pieds ou à le jeter dans la rivière. Au milieu de cette confusion, les boulets de canon frappaient ceux qui se soutenaient encore et brisaient les voitures ; un grand nombre d'hommes périrent sur le pont ; d'autres essayant de passer à la nage se noyèrent au milieu des glaçons.*

Le lendemain, la Grande armée, contrainte d'abandonner ses positions, décide la destruction des ponts, abandonnant près de 10 000 hommes, femmes et enfants sur la rive orientale.

N°189 Place de l'hôtel de ville à Vilnius

Pas la moindre apparence militaire n'était perceptible dans cette masse énorme qui fuyait. Plutôt, aurait-on pu penser à des mendiants qui, venus du monde entier, s'étaient donné rendez-vous dans ce coin perdu. Tous étaient vêtus de loques, emmitouflés dans des fourrures déchirées, enveloppés dans des couvertures [...] Personne n'était armé. On ne voyait pas le moindre sabre. Les habits comme les hommes portaient les traces de brûlures multiples [...] Dans cette multitude, pas un seul visage ne respirait la bonne santé.

Andrej Pajk (1789-1871), soldat slovène dans la Grande armée

N°190 Portrait de François Louis Vandevoorde

Peint dans l'uniforme du 21^e régiment d'infanterie de ligne, ce jeune soldat se nomme François Louis Vandevoorde. Chaudronnier lillois, il a vingt ans en 1807 lorsqu'il reçoit le matricule 5559. En 1809, il participe aux batailles d'Eckmühl, Essling et Wagram. Le 24 juin 1812, il franchit le Niémen avec le 1^{er} corps du maréchal Davout. Il combat à Smolensk, Valoutina et la Moskova. Au retour, il passe la Bérézina. Selon les registres du régiment, cependant, il reste « en arrière dans la retraite de Russie le 6 décembre 1812 ». Ce n'est qu'en 1825 que le témoignage d'un autre soldat du Nord, Georges Dujardin, rentré de captivité en Russie, que le tribunal de Lille déclare « suffisamment prouvé » que Vandevoorde est mort des suites de ses blessures à Vilnius, le 8 décembre 1812. Lors des fouilles des fosses communes de la Grande armée à Vilnius, les débris d'un shako présentant exactement les mêmes caractéristiques que le sien, ont été retrouvés en 2005.

N°191 Stèle funéraire en hommage à Hans Huber

Seuls 5 000 des 35 000 Bavaois engagés rentrent chez eux après la campagne de Russie. Parmi les morts, on relève le nom de Hans Huber, soldat au 3^e régiment d'infanterie de ligne Herzog Carl, indiqué sur cette stèle votive. Comme celle de F.L. Vandevoorde, sa famille a attendu plus de douze ans avant de pouvoir lui ériger un monument.

N°192 Aigle « blessée », modèle 1811

Il n'est plus possible d'identifier le régiment dont cette aigle était l'orgueil. Transpercée par un biscaïen pendant l'une des dernières campagnes de l'Empire, elle est de ces emblèmes qui ont reçu le surnom d'« aigles blessées », incarnant la souffrance et la désillusion des soldats de l'épopée napoléonienne.

N°193 Assaut sur Schönefeld

À Leipzig, le 16 octobre 1813, 200 000 Français, aidés des derniers alliés de Napoléon (royaumes d'Italie et de Naples, duché de Varsovie, Confédération du Rhin), font face aux quelque 360 000 Russes, Autrichiens, Prussiens et Suédois du *Feldmarschall* von Schwarzenberg. Après quatre jours de combat, marqué par la défection des Wurtembergeois et des Saxons, Napoléon est vaincu. La bataille, dite « des nations » est aussitôt considérée comme l'événement déterminant de la campagne. Le combat de Schönefeld a lieu le troisième jour, au nord du champ de bataille : les Russes et les Prussiens de Blücher viennent à bout de la résistance acharnée des hommes du maréchal Ney.

N°195 Profil satirique de Napoléon

Surmonté d'une aigle formant le célèbre bicorne, un empilement de cadavres dessine le profil de Napoléon. Le buste est constitué d'une carte de l'Allemagne de 1813 où se lisent les noms des batailles de Kolzbach, Leipzig, Hanau... Le dessin original est dû à un artiste allemand, J.M. Voltz, mais très tôt, les éditeurs de tous pays s'en emparent, diffusant, dès 1814, le motif dans toute l'Europe. Cette version, accompagnée d'un commentaire satirique en français et en allemand, a été publiée à Londres par un éditeur originaire de Saxe très engagé dans la lutte contre les Français.

N°197 Changement de théâtre

La pièce est jouée. Dans cette caricature espagnole, les membres de la famille Bonaparte tombent le masque. Abandonnant le trône d'Espagne, Joseph redevient rémouleur (1) ; à Naples, Murat se fait cuisinier (2) ; en Hollande, Louis est montreur de foire (4), tandis que Jérôme de Westphalie fait le marchand ambulancier (5). Espagnols (6), Britanniques (7), Portugais (8) et Tyroliens (9) renversent ensemble le trône de Napoléon.

N°198 à 200 Bulles de savon

En 1813-1814, alors que le Grand Empire éclate, le motif des bulles de savon est utilisé par de nombreux caricaturistes pour signifier la fragilité de l'emprise de Napoléon sur l'Europe. Sur les bulles, sont indiqués les noms des pays qui composaient l'empire. La version française montre un petit Roi de Rome admiratif et naïf. L'italienne fait parler l'Empereur : « Les conquêtes, ô enfant, et ces royaumes que j'ai presque formés en un unique instant, par les desseins grands et occultes du Ciel, tu les verras s'évanouir comme bulles au vent. » La néerlandaise fait allusion à la chute de Paris, le 31 mars 1814 : à l'innocent « Papa voici que s'envole Paris », Napoléon répond par une phrase à double sens : « alors, j'ai fini de souffler » / « alors, j'ai rendu mon dernier souffle ».

N°201 Portrait de Frédéric-Auguste I^{er}, roi de Saxe

En 1806, l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste s'était allié à la Prusse. Bien que vaincu à Iéna, il avait obtenu une alliance et fait entrer la Saxe dans la Confédération du Rhin. Devenu roi de Saxe, il se vit aussi attribuer le gouvernement du nouveau duché de Varsovie (1807). Jusqu'en 1813, la Saxe entretint de très bons rapports avec l'Empire français. L'industrie textile s'y était développée grâce au Blocus continental qui éliminait la concurrence anglaise. Le roi, allié fidèle, refusa d'abandonner Napoléon même après la bataille de Leipzig, où son armée rejoignit pourtant les rangs des coalisés.

N°202 Portrait de Jean-Baptiste Bernadotte

Général de la Révolution, puis maréchal de l'Empire, Bernadotte est peu apprécié de Napoléon. En 1810, le parti profrançais de Suède lui suggère d'être candidat au titre de prince héréditaire de Suède, pour succéder au roi Karl XIII, sans héritier. Il est élu le 21 août 1810. Après quelques hésitations, Napoléon l'approuve, espérant faire de la Suède un allié de la France. Toutefois, dès 1812, Bernadotte prend ses distances et s'allie avec la Russie. L'année suivante, il entre dans la coalition contre la France et participe à la bataille de Leipzig. Le 5 février 1818, il devient roi de Suède et de Norvège sous le nom de Karl XIV Johan.

N°203 Portrait de Joachim Murat

Général de la Révolution, puis maréchal de l'Empire, Joachim Murat épouse en 1800 Caroline, sœur de Napoléon Bonaparte. Cavalier émérite et meneur d'hommes accompli, il s'illustre lors des campagnes du Consulat et de l'Empire. Le 15 juillet 1808, il remplace Joseph Bonaparte sur le trône de Naples. Il tente de préserver une certaine indépendance face à Napoléon. Anticipant la fin au lendemain de la campagne d'Allemagne, il signe avec l'Autriche un traité de paix en janvier 1814. Pourtant, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il change à nouveau de camp. Battu, déchu, il tente de

reconquérir son royaume après Waterloo, mais il est capturé et exécuté sur ordre de Ferdinand IV de Bourbon, restauré sur le trône de Naples.

N°204 Portrait du *Feldmarschall von Schwarzenberg*

Le prince de Schwarzenberg s'illustre lors des guerres menées par l'Autriche contre la France révolutionnaire, puis impériale. En 1809, il est ambassadeur d'Autriche à Paris et négocie le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. En 1812, il commande le corps autrichien de la Grande armée. Avec 30 000 hommes, il tient tête aux Russes et fait retraite en bon ordre. Au début de l'année 1813, il revient à Paris et soutient, en vain, le projet autrichien d'une paix de compromis entre Napoléon et les Alliés. Lorsque l'Autriche intègre la coalition antifrançaise, il commande toutes les forces alliées. Il entre dans Paris le 31 mars 1814, aux côtés d'Alexandre de Russie et de Frédéric-Guillaume III de Prusse.

N°205 Diptyque. Aux-avants-postes – La tresseuse de couronnes

Dès le mois de février 1813, Frédéric-Guillaume III de Prusse, dont l'armée a été décimée en Russie, favorise la création de corps de volontaires, parmi lesquels le corps franc du *Freiherr von Lützow*. Le 16 septembre, l'unité combat dans la forêt de Göhrde ; G.F. Kersting, engagé dans ce corps, s'y distingue et reçoit la Croix de fer. À la fin de la guerre, il peint ce diptyque à la mémoire de camarades disparus : Heinrich Hartmann, allongé au premier plan à côté du poète Théodor Körner, dont le regard se perd dans le vide ; debout sur la droite, se trouve Friedrich Friesen, l'une des principales figures du mouvement du *Turnverein*. Sanglés dans l'uniforme noir du corps franc, tous trois veillent à l'orée d'une forêt de chênes. Face à eux, une jeune femme blonde tresse des couronnes pour les disparus dont les noms sont gravés sur le tronc des arbres. Le chêne, caractéristique des paysages allemands et érigé à ce titre en symbole national, orne le revers de la Croix qu'arbore fièrement Hartmann.

N°206 *Deutsches Volksthum*

Fondateur du mouvement du *Turnverein* (gymnastique allemande), le fervent patriote prussien Friedrich Ludwig Jahn veut faire de l'éducation physique l'un des piliers de l'identité nationale allemande. Dans *Deutsches Volksthum – Recherches sur la nationalité et l'esprit des peuples allemands* –, publié en 1810, il soutient la thèse d'une unité culturelle allemande face à l'attitude prédatrice des puissances voisines que sont la France, mais aussi l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Russie... En 1813, Jahn combat les Français dans le célèbre corps franc prussien du *Freiherr von Lützow*. En 1840, il reçoit la Croix de fer.

Qu'on ne parle plus d'Autriche et de Prusse, de Bavière et de Tyrol, de Saxe et de Westphalie mais d'Allemagne ! Quelle est la patrie de l'Allemand ? Ce doit être l'Allemagne !

Ernst Moritz Arndt (1769-1860), écrivain et poète allemand

Au printemps de 1813, l'esprit public de l'Allemagne était tellement irrité contre la domination française, que, de toutes parts, il se formait en secret une association de toutes les jeunes têtes des nombreuses universités de l'Allemagne

Louis-François Lejeune (1775-1848), général et peintre, baron de l'Empire

N°207 Étude pour l'insigne de la Croix de fer

Le 10 mars 1813, une semaine avant la déclaration de guerre à Napoléon, le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse institue la Croix de fer et charge l'architecte K.F. Schinkel d'en dessiner l'insigne. Le fer choisi pour l'insigne rapproche la nation à naître des Germains de l'Âge du fer. Peu après le retour à Berlin, en 1814, du *Quadrigé de la porte de Brandebourg*, emporté à Paris en 1806, Schinkel y remplace par une Croix de fer le trophée conçu par J.G. Schadow.

N°211 Le sabot corse en pleine déroute

Cette caricature française reprend un modèle britannique. Napoléon y a l'aspect d'un « sabot », sorte de toupie que l'on entraîne à l'aide d'un fouet. Les joueurs sont les chefs des puissances coalisées : à gauche, le Britannique Wellington et l'empereur François I^{er} d'Autriche ; au centre, l'empereur Alexandre I^{er} de Russie. J.B. Bernadotte, prince royal de Suède, a les mains sur les hanches pour ne pas être accusé de maltraiter sa patrie d'origine. À droite, le Prussien Blücher s'acharne. Les plumes d'une aigle, l'orbe impérial et un sceptre brisé jonchent le sol à côté des membres tranchés du Grand Empire : Portugal, Suisse et même France. À l'écart à gauche, le prince d'Orange brandit une botte en guise de trophée. À l'arrière-plan, une voiture emporte le roi de Rome.

N°212 Étendard du régiment d'artillerie à cheval de la Garde impériale

Que faire, dix contre un ! nous avons la bravoure, non la force, il fallut succomber.

Jean-Roch Coignet (1776-1865), officier dans la Garde impériale

N°214 Blessés français entrant dans Paris

Tout offrait l'apparence des restes malheureux d'une armée en déroute, et il semblait que la terreur, la famine et leurs suites désastreuses se préparaient à achever tout ce qu'avait épargné le fer des ennemis

Andrew Blayney (1770-1834), lieutenant général dans l'armée britannique, prisonnier en France de 1810 à 1814

N°216 Piques de drapeaux rescapées de l'autodafé du 30 mars 1815

Le 30 mars 1814, les armées de la coalition entrèrent dans Paris. Le maréchal Sérurier, gouverneur des Invalides, donna l'ordre de casser les hampe des trophées exposés dans l'église, afin de les faire transporter plus au sud. Les communications ayant été coupées, il prit la décision de brûler les trophées dans la cour d'honneur, afin d'éviter qu'ils soient saisis par les troupes ennemies. Mille cinq cents emblèmes partirent ainsi en fumée. Les piques furent jetées à la Seine et retrouvées plus tard.

N°218 Bivouac des troupes russes aux Champs-Élysées

On ne voyait partout que des Autrichiens, des Prussiens et des Cosaques, auxquels se joignaient quatorze mille Anglais, étonnés des scènes étranges qui s'offraient à leurs regards. Qui se serait jamais imaginé qu'on verrait des Russes monter la garde à Paris et des Cosaques patrouiller dans les rues ? Les costumes les plus étranges et les plus bizarres frappaient partout les yeux.

Andrew Blayney (1770-1834), lieutenant général dans l'armée britannique, prisonnier en France de 1810 à 1814

N°220 La Passage des souverains alliés dans Paris en 1814

Le 31 mars [...], l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et tous les généraux, précédés par les cosaques de la Garde et suivis par les gardes russe et prussienne, à pied et à cheval, les corps des grenadiers russes et autrichiens, et les cuirassiers des trois puissances entrèrent dans Paris par la barrière de Pantin et la porte Saint-Denis, et suivirent les vieux boulevards, la rue Royale et la place Louis XV jusqu'aux Champs-Élysées. Toute la population de Paris et des environs s'était portée sur leur chemin... aux cris de : « Vive l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, les alliés et la paix ! »

Alexandre-Louis Andrault de Langeron (1763-1831), général français au service de l'armée russe

Dans ce tableau, J. Zippel, peintre prussien formé en France, montre Alexandre I^{er} de Russie monté sur un cheval blanc chevauchant avec Frédéric-Guillaume III de Prusse. À leurs côtés se trouvent trois *Feldmarschalle*, l'Autrichien Schwarzenberg, représentant l'empereur d'Autriche, le Prussien Blücher et le Russe Barclay de Tolly, puis les états-majors des coalisés. Séparée du cortège par les gardes nationaux, la population assiste à l'événement ; les plus enthousiastes agitent des foulards blancs, couleur des royalistes. C'est cependant surtout dans certains quartiers de l'ouest que les groupes royalistes firent beaucoup de bruit pour faire entendre aux Alliés que les Français désiraient la restauration de Louis XVIII.

N°221 Le triomphe du tsar

Le 31 mars 1814, Alexandre I^{er} de Russie déclare à son entrée dans Paris : *Je ne viens point en ennemi dans vos murs, je vous apporte la paix et le commerce : la paix, l'amitié, le bonheur des Français, voilà mon triomphe à moi.* Dans cet extraordinaire tableau peint à l'imitation d'une estampe, L.L. Boilly adapte aux circonstances une composition exposée par P.P. Prud'hon au Salon de 1801 pour célébrer la paix de Lunéville. En remplaçant la figure du Premier consul par celle de l'empereur de Russie, l'artiste souligne qu'Alexandre reprend à son compte le rôle de conciliateur et de pacificateur de l'Europe qu'avait voulu tenir Napoléon.

Dans toute l'Allemagne, nous reçûmes des habitants l'accueil le plus flatteur et le plus digne de récompense de nos succès. Partout on s'empressa de nous prodiguer les soins les plus touchants et la réception la plus distinguée ; aux portes de toutes les villes, et même de tous les villages, les habitants avaient élevé des arcs de triomphe, et venaient à notre rencontre nous offrir des fleurs et des couronnes de laurier.

Alexandre-Louis Andrault de Langeron (1763-1831), général français au service de l'armée russe

N°222 Arrivée de Napoléon dans l'île d'Elbe

Je ne tiens pas au trône. Né soldat, je puis, sans me plaindre, redevenir citoyen. Mon bonheur n'est pas dans les grandeurs. J'ai voulu la France grande, puissante ; je la veux avant tout heureuse. J'aime mieux quitter le trône que de signer une paix honteuse

Napoléon I^{er}, cité par Armand de Caulaincourt (1773-1827), Grand écuyer de l'Empereur

N°224 Allégorie du retour des Bourbons

Peintre de marines, comme le rappelle la vue, dans le lointain du port de Calais, où le roi est arrivé le 24 avril 1814 à bord d'un vaisseau britannique, L.P. Crépin fait ici œuvre de propagande pour le nouveau régime. Le regard plein de compassion, Louis XVIII relève une France déshonorée par la Révolution et l'Empire. Au premier plan, de part et d'autre, la famille royale se présente avec ostentation. Les souverains russe, prussien, autrichien et britannique soulignent le rôle joué par les Alliés dans la restauration de la monarchie. Sur la droite, au second plan, les anciens maréchaux de l'Empire assistent à la scène avec un air gêné.

N°225 L'enjambée impériale

Napoléon franchit d'un pas la mer séparant l'île d'Elbe de la France. Il arbore d'une main un emblème tricolore, de l'autre son épée et un rameau d'olivier – symboles de ses talents militaires et des intentions pacifiques qu'il manifeste à l'égard de l'Europe dès son retour aux Tuileries. En bas, quatre spectateurs font des commentaires. Il s'agit de la famille royale : le duc d'Angoulême, le comte d'Artois, Louis XVIII, la duchesse d'Angoulême et le duc de Berry.

La marche de l'empereur, de ses progrès rapides en France tient de la magie, du prodige ; jamais rien de pareil ne s'est vu ! Quel génie ! Quel homme ! On serait presque tenté de dire que c'est un dieu ! Pas une goutte de sang répandue, sa seule présence a tout fait, a tout électrisé, a opéré ce miracle. Les gens les plus fidèles, les plus dévoués aux Bourbons n'ont pu résister à son approche

Catherine de Wurtemberg (1783-1835), fille de Frédéric I^{er}, roi de Wurtemberg et épouse de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie

N°226 Le champ de bataille de Waterloo

En 1818, J.W.M. Turner remporte le concours lancé par la Royal Academy britannique, pour représenter la bataille de Waterloo. Le tableau final montre les femmes des combattants cherchant, à la lumière de leur lampe et de fusées qui illuminent la nuit, le cadavre de leur mari sur le champ de bataille. Cette aquarelle est l'une des études réalisées sur site pour le tableau. Centrée sur la ferme de Hougomont, sur laquelle s'appuyait l'aile droite de l'armée britannique, elle présente,

premier plan, un pêle-mêle de débris de canons et de cadavres (Scots Guards, fantassins et cuirassiers français...). En bas à droite, le monogramme de George III d'Angleterre, sur l'affût d'un canon, et l'N de Napoléon sur un équipement de selle, semblent désigner les responsables...

N°229 La Restitution ou chacun son compte

Cette caricature française met en scène les principaux souverains se partageant l'Europe lors du congrès de Vienne. **1** : le roi d'Espagne Ferdinand VII. **2** : le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. **3** : l'empereur d'Autriche François I^{er}. **4** : le roi de France Louis XVIII. **5** : l'empereur de Russie Alexandre I^{er}. **6** : l'empereur déchu Napoléon I^{er}. **7** : le général britannique Wellington. **8** : le roi de Naples Murat.

N°233 Congrès de Vienne : séance des plénipotentiaires des huit puissances signataires du traité de Paris

Talleyrand représente la France de Louis XVIII au congrès de Vienne. Il emmène avec lui le miniaturiste Isabey, qui fait le portrait des représentants officiels. Le chancelier autrichien Metternich, debout devant la porte, à gauche, accueille chez lui le spectateur. À ses côtés, le comte de Nesselrode, représentant la Russie, tend un document au diplomate portugais. Le duc de Wellington se tient debout dans l'embrasure de la fenêtre tandis que l'autre représentant britannique, lord Castelreagh, est assis au centre. À l'autre bout de la salle, Talleyrand est assis, face au spectateur, au côté du chancelier prussien Hardenberg. La chaise vide, au premier plan, pourrait évoquer l'ancien Empereur, dont le souvenir est omniprésent...

N°234 Le départ d'Apollon et des Muses ou Adieux à Paris

La plupart des œuvres confisquées par la France au cours des périodes révolutionnaire et impériale regagnent leur pays d'origine en 1815. Ici, Apollon, dieu des arts, accompagné d'Hercule et de cinq muses, quitte Paris avec des chariots. À l'entrée du Louvre, Louis XVIII dialogue avec Talleyrand : *Cher Talley, persuadez les de nous laisser quelques unes de ces jolies choses pour mes Chambres. Elles vont apaiser les députés et amuser le peuple. – J'ai tenté toutes les manœuvres pour les retenir, mais il semble qu'ils aient fini par nous percer à jour et ne puissent être trompés plus longtemps.* À la fenêtre, Denon insiste : *Ne partez pas maintenant, mesdames et messieurs. Restez encore un peu avec nous, je vous en prie. Nous pourrions vous garder pour l'éternité et regretterons toujours d'avoir dû nous séparer de vous.* Chevauchant un lion portant l'étiquette « Pour Saint-Marc » attachée à sa queue, Wellington déclare à Blücher : *Hâtons-nous de restituer ces biens volés.*

N°235 Les Derniers jours de Napoléon I^{er}

Assis dans un fauteuil, l'Empereur en exil fixe dans le lointain un point visible de lui seul. Les sourcils froncés, la mâchoire serrée prêtent à son visage une profonde concentration et de sombres pensées. Dans la pénombre de *Longwood House*, la mort frôle. Une main, figée, épouse l'accotoir, tandis que l'autre s'est fermée, en un poing dur et crispé, sur une carte de l'Europe. Ou, plus exactement, sur la Russie. En tendant l'oreille, on l'entend presque ruminer ces mots que Las Cases transcrivit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, au sujet de la campagne de 1812 : *Et vraiment cela a tenu à bien peu de chose ! [...] j'ai défait des armées, mais je n'ai pu vaincre les flammes, la gelée, l'engourdissement, la mort ! Le destin a dû être plus fort que moi. Et pourtant, quel malheur pour la France, pour l'Europe !*